



Séminaire PUCA « Ville intelligente »

Séance 5 – le jeudi 26 mai 2016

La Défense, Tour Pascal B

Terminaisons, lisières et interstices : la condition locale dans la ville intelligente

[Inscription](#) (cliquer sur le lien)

Qu'elle procède d'une offre industrielle destinée aux villes et à leurs habitants ou qu'elle désigne une nouvelle forme d'intégration communicationnelle des services urbains en réseaux dont les villes seraient à l'initiative, **la smart city s'inscrit dans une vision systémique du fonctionnement urbain.**

En effet, c'est parce que des fonctions de natures distinctes présentent des interdépendances dans l'usage qu'elles font de l'espace, du temps et de l'énergie, etc. qu'une gestion fondée sur leur information mutuelle par des technologies de l'information et de la communication peut prétendre en optimiser l'exploitation, servant ainsi des objectifs pouvant être aussi bien économiques qu'environnementaux.

Cette intelligence du signal et de l'algorithme **agit comme un agrégateur** : tous les flux qui traversent l'espace urbain peuvent être pris en considération dès lors qu'ils sont repérables, mesurables, et susceptibles d'être régulés à distance **de façon à constituer, les uns pour les autres et selon un scénario établi, une variable d'ajustement.**

Dans cette ville intelligente, **l'habitant, l'utilisateur et le citoyen** sont proclamés comme étant centraux sans que l'on sache toujours très bien si c'est en tant que **bénéficiaires collectifs** de cette optimisation, en tant que **acteurs individuels** susceptibles de tirer partie de l'information ainsi produite pour maximiser leurs choix au quotidien, ou en tant que **variable d'ajustement décisive**, supposés qu'ils sont de réagir aux signaux qui leur sont adressés par les interfaces et terminaux communicants qui les relient aux services urbains qu'ils utilisent.

Car c'est à la fois **la couche informationnelle**, *the digital skin of the city* pour reprendre la formule de Rabari et Storper, et **les terminaisons des réseaux** - les points de délivrance ou d'exécution des services, dotés interfaces d'usage constituant autant de capteurs d'activité - qui constituent l'essence de la *smart city*. En ce sens, **on peut parler d'une « condition locale » dans la ville intelligente**, au sens où ces points, même mobiles, sont **localisables** (ne serait-ce par leurs coordonnées GPS ou en x, y, \dots) et, s'ils participent d'un réseau plus large, c'est moins en tant que nœuds ou que hubs, qu'en tant que **liens avec un espace matériel** constituant un environnement dont les capacités métaboliques (inertie, stockage, transformation...) pourront être mobilisées au bénéfice même du réseau.

Mais si cette condition locale témoigne de la valeur que constituent les terminaisons connectées et spatialisées des services urbains en réseaux du point de vue de leur régulation, elle est aussi celle de leurs clients ou usagers, lesquels deviennent de façon active ou par leur consentement, des « *prosumers* », des producteurs-consommateurs donc, mais **sans que cette nouvelle qualité ne soit reliée à une inscription qui serait elle aussi renouvelée dans l'espace de la cité**, sans non plus que les modalités d'accès à cette « participation » ne soient clairement établies.

D'où trois questionnements pour cette dernière séance de séminaire sur la ville intelligente abordée en quelque sorte par son revers ou son en-dehors. Trois questionnements qui constituent un changement de perspective :

1-Réagencer la ville intelligente par ses terminaisons ?

Peut-on instituer la ville intelligente à partir du local ? Quelles formes de collaborations horizontales ou ascendantes nous sont-elles aujourd'hui permises ? Comment faire en sorte que la condition locale dans la ville intelligente ne soit pas qu'une forme d'assujettissement, tempérée ici ou là par le refus de connexion ou le défaut de consentement contractuel, mais une opportunité capacitante pour des individus ou des collectivités ? Si aucune technologie n'est

totallement neutre, aucune n'est intrinsèquement aliénante à elle-même ou aux puissances qui l'emploient. Autrement dit, chacune recèle des potentialités transformatrices dont le résultat n'est pas écrit, ne serait-ce que parce qu'en incorporant des éléments anciens –ceux des systèmes antérieurs qui lui ont donné le jour – et des éléments nouveaux – y compris de nouvelles régulations -, elles constituent des agencements loin d'être figés. Quels agencements et réagencements se dessinent-ils aujourd'hui ? Entre les modèles d'affaires concurrentiels fondés sur la captation d'une valeur (le *data mining*, l'effacement...) que l'on n'a pas encore su extraire et l'émergence de collaborations latérales non-marchandes rendues possibles par la faiblesse du coût marginal de la communication (Cf. Jeremy Rifkin), il y a un monde de possibles à explorer. Quelles potentialités de réorganisation du collectif, pour parler comme Yannick Rumpala, offre une approche de la ville intelligente qui repartirait de sa condition locale ?

2-Aux frontières de la ville intelligente, le désert ?

Une autre façon de parler de la ville intelligente par son revers consiste à s'interroger sur ce qui se passe au-delà de ses terminaisons, là où la ville n'est plus connectée. Cet au-delà est-il spatial, à la manière de ces vues à hauteur d'automobiliste proposées par *Google street view* qui s'arrêtent en rase campagne et constituent une frontière entre l'espace documenté et celui qui ne l'est pas ? Ou bien est-il d'ordre fonctionnel, économique, social ou encore culturel ? Là commence un domaine qui demeure en retrait de la ville connectée, monde où les relations à l'espace et aux services appartiendraient à un autre paradigme qu'on imagine plus ancien car antérieur à l'immixtion des technologies de la ville intelligente. Subi ou voulu, ce « désert » n'existe-t-il que par défaut ou positivement, par des aptitudes qui lui seraient propres ? Mais d'abord, existe-t-il vraiment, ce désert ? Les coûts de raccordement à la fibre optique qui mettent certains territoires à l'écart de l'intégration numérique ne sont-ils pas contrebalancés par la production numérique du territoire où chaque jour ce qui appartenait au local non-documenté, non-quantifié, recule par la capacité de l'imagerie à décrire, répertorier et incorporer ce qui n'avait d'existence que dans l'expérience sensible du lieu ? Des technologies alternatives (certaines détachées du sol, d'autres, au contraire, exploitant ses ressources propres), ne lui donnent-elles pas une possibilité d'existence que les grandes infrastructures peinent à lui assurer ? Il existerait ainsi non pas un en-dehors de la ville intelligente mais des espaces dont l'intégration numérique se réaliserait de façon qualitativement différente... mais à quel coût et avec quelles conséquences ?

3-Interstices, pauses et bulles : l'autre condition de la ville intelligente ?

Enfin, on peut imaginer que le stress cognitif engendré par la multitude des sollicitations informationnelles, un peu à la manière dont la grande ville du début du XX^e siècle avait, dit-on, engendré un stress sensible, ne se traduise par une aspiration à la déconnexion, à la pause, à l'exigence de bulles d'où l'on serait protégé des ondes ou de leurs messages. Mais ce stress cognitif est autant le produit de la prolifération informationnelle que celui de son sevrage : que la connexion vous manque et tout est dépeuplé ! Comme si notre existence se trouvait amputée d'une partie d'elle-même –celle qui la relie aux autres selon des canaux encore inédits il y a moins de vingt ans - par la simple privation d'un accès à Internet. C'est ainsi, en tout cas de Stéphane Füzessery et Philippe Simay, établissent le parallèle entre l'expérience contemporaine de la ville numérique et celle de la grande ville décrite par Georg Simmel à l'aube du siècle précédent. Quelle que soit la portée de cette comparaison, il ressort que la condition locale dans la ville intelligente ne supporterait pas l'entre deux : ou bien la connexion pleine et entière d'un sujet urbain réticulé dont l'anthropologie emprunterait à « l'hypothèse cyborg » de Donna Haraway, ou bien à la protection au moyen de bulles protectrices, d'un individu topologique, coquille de son intériorité, à la manière dont l'envisage un Peter Sloterdijk, à travers sa philosophie politique des sphères.

Qu'on ne s'y trompe pas : ces développements quelque peu théoriques n'ont pas pour but de transformer une réflexion pragmatique – *qu'est-ce que la ville intelligente ?* - en pensum académique. S'ils semblent nous éloigner du monde des acteurs, c'est pour mieux y revenir, pour mieux circonscrire l'ensemble des possibilités et des conséquences de ce que nous mettons en place sous l'appellation « ville intelligente », quel que soit le destin à terme de cette dénomination.